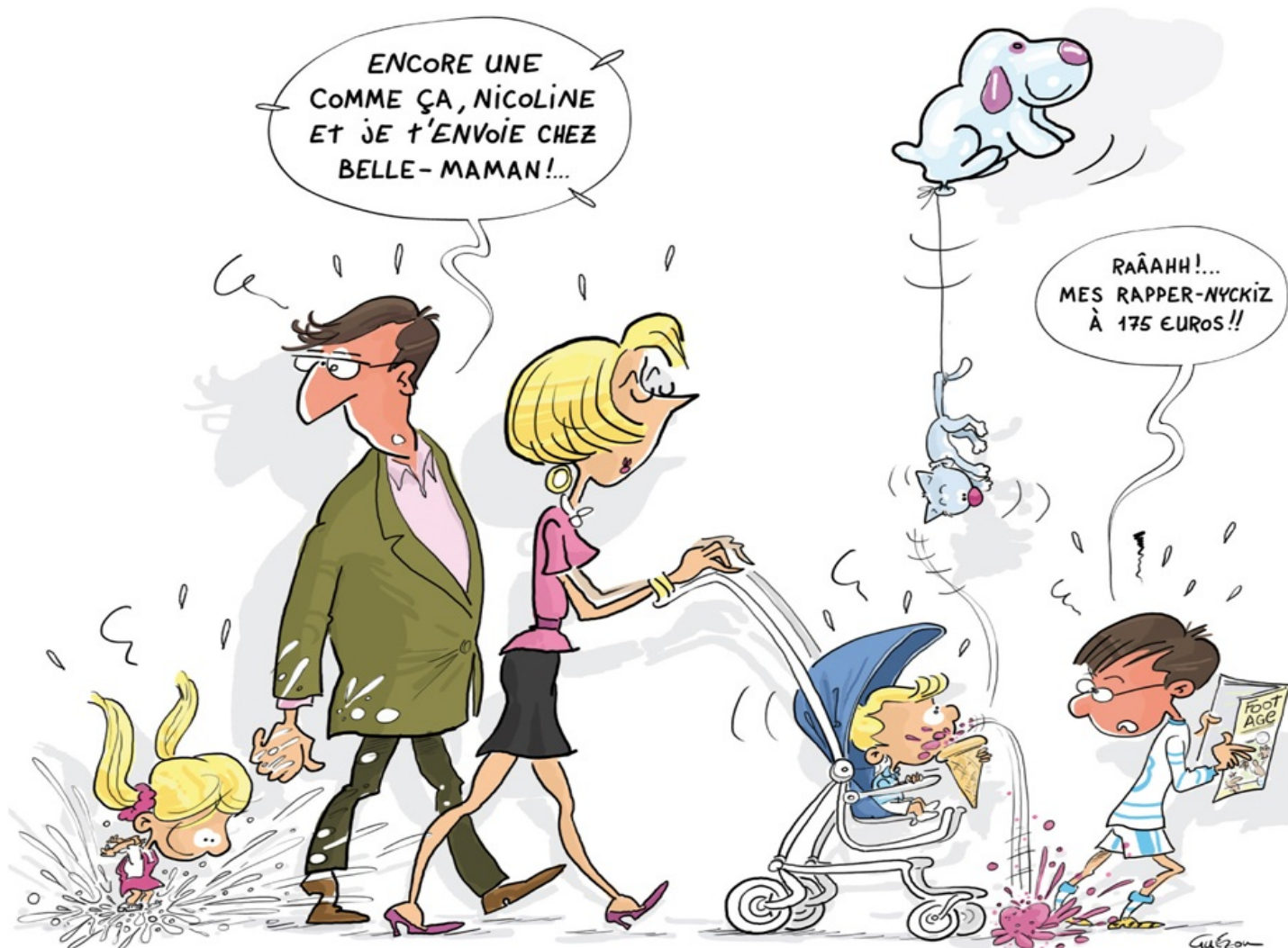


Michel Martin-Prével

Préface de Mgr Jean Laffitte

Sacrée famille!

Les sept vérités du bonheur familial



EdB

Parce que chacun cherche le bonheur, il est pertinent de savoir quels sont les chemins d'une vie familiale heureuse. Cet ouvrage se propose de rassembler, selon sept clés, les fondamentaux de la vie de famille aujourd'hui, dans un contexte où elle est particulièrement secouée par des conceptions ou des législations de plus en plus étrangères à l'anthropologie chrétienne. Parce que la structure familiale a sensiblement évolué, quelles sont les données incontournables qui contribuent à la définir dans ce nouveau contexte ?

L'auteur, père de famille, veuf et prêtre, bouscule les préjugés et évoque les différents enjeux actuels de la famille. Un test humoristique introduit chaque chapitre qui se conclut par cinq repères pratiques.

Un inventaire de conseils lumineux se répartit selon sept recettes oubliées mais éprouvées par le temps et simples parce que relevant d'une saine écologie humaine.



Michel Martin-Prével est membre de la Communauté des Béatitudes depuis 1981. Veuf après trente-deux ans de mariage, et père de trois enfants, il a été ordonné prêtre en 2009. Il exerce un ministère d'accompagnement auprès de couples en difficulté et de personnes divorcées.

Ouvrages du même auteur aux Éditions des Béatitudes :

Lettre aux divorcés, 2005.

La communion de désir, 2007.

Prières en famille, 2008.

Divorcés, aimer encore, 2011.

EAN Epub : 978-2-84024-704-3

© Éditions des Béatitudes

Société des Oeuvres Communautaires, octobre 2013

Conception de la couverture : Maud Warg

Illustration de couverture : Yves Guézou

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

enfants à Dieu, comme il est dit : « *Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre* » (Gn 1, 28), pour incarner l'amour en « faisant » des hommes à l'image de Dieu et à sa ressemblance, comme le Créateur le dit lui-même : « *Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance.* » (Gn 1, 26) Sa nature est d'être une petite société avec des personnes placées dans des rôles spécifiques, en apprentissage du fonctionnement de la vraie société.

Indépendamment de la question religieuse, cette réalité bien naturelle et culturelle qu'est la famille demande qu'un principe de précaution s'applique, avant de trop vite légiférer sur son statut. Car en toute partie de la planète et dans toute période de l'Histoire, on a conçu que les enfants aient besoin de protection et que, sans famille, il est sûr qu'ils sont abandonnés à eux-mêmes et en proie à de grandes difficultés. L'homme ne naît pas adulte. Il a besoin de plusieurs années pour passer de son ignorance initiale à une certaine image de lui dans la société. Pendant cette période, il forme sa personnalité et son adaptation sociale. Il a besoin de soins matériels, mais aussi d'une microsociété plus accessible que la société dans son ensemble, un intermédiaire entre l'individu tout-puissant, mais fragile, et la société trop vaste et déstabilisante. Un corps intermédiaire de socialisation sécurisant et stimulant.

Quelle voie reste-il donc pour fonder et vivre une vie familiale selon la nature et selon Dieu, qui est l'auteur de cette nature ? Car l'homme est créé à l'image de Dieu et sa nature reçoit ses lois propres de son génie créateur. Il n'y a pas d'autre chemin que de revenir aux fondamentaux de la vie conjugale et familiale, comme l'a si bien fait le concile Vatican II dans sa constitution *Gaudium et Spes* :

« La famille chrétienne, parce qu'elle est issue d'un mariage, image et participation de l'alliance d'amour qui unit le Christ et l'Église, manifestera

à tous les hommes la présence vivante du Sauveur dans le monde et la véritable nature de l'Église, tant par l'amour des époux, leur fécondité généreuse, l'unité et la fidélité du foyer, que par la coopération amicale de tous ses membres. » (GS 48, 4)

Retenons qu'elle est un lien de cause à effet entre les époux et la fraternité. Qu'elle a un sens absolu tiré de son origine : le Christ qui unit les époux, et de sa fin : une Église domestique pour tous les hommes. Nous y trouvons le triple témoignage des époux dans leur amour vécu dans l'unité, la fidélité et la fécondité. Son ouverture et sa fécondité sont capitales, car elle y trouve sa raison d'être : manifester aux hommes la présence de Dieu à tous, sorte de tabernacle du Dieu vivant, chapelle ardente de l'amour divin qui s'échange entre ses membres, « petite église » selon la définition de saint Jean Chrysostome.

Différents types de familles ?

La famille est-elle un phénomène naturel et biologique ou au contraire social ? Certes, l'observation des modèles familiaux dans le monde montre que la famille est un fait avant tout social : chaque société construit sa propre représentation de la famille. Les règles de fonctionnement et les manières de nommer ses membres diffèrent selon les pays, les cultures et les traditions.

La famille constitue un élément essentiel de la vie en société. Il s'agit du premier groupe dans lequel les individus apprennent à vivre, et parfois pendant de nombreuses années. Constituée très souvent de la cohabitation parents-enfants, les parents y apprennent leur responsabilité et leur rapport l'un à l'autre au fil des ans et les enfants y expérimentent la vie sociale, dans la dépendance réciproque comme dans la liberté, en découvrant que celle-ci s'achève là où commence celle de leur frère ou de leur sœur.

Dans les siècles précédents, nous pouvions constater que les activités agricoles, artisanales ou commerciales s'effectuaient au sein d'une même famille. À l'époque, les agriculteurs étaient agriculteurs de père en fils, le travail du père était généralement repris par le descendant et les différentes générations vivaient sous le même toit. De nos jours, ce fonctionnement n'est plus vrai. De nombreux choix s'offrent aux enfants ; ils ne s'orientent plus systématiquement vers la profession de leurs parents et, de fait, les enfants quittent le nid ; ils changent de région, voire de pays. Les garçons n'épousent plus la voisine du village, mais celle qu'ils connaissent à l'université de leur capitale régionale, ou les filles vivent avec celui avec lequel elles travaillent à l'autre bout du pays.

De nos jours, la famille reste la principale structure d'organisation des êtres humains. Elle est non seulement un lieu de reproduction sociale basé sur des liens de parenté, mais aussi le premier lieu de socialisation de l'individu. Il y a deux types de liens : les liens d'affinité provenant d'un lien reconnu socialement, comme le mariage ou encore l'adoption, qui sont les plus fragiles, et les liens de consanguinité, comme la filiation entre les parents et leurs enfants, ou la fraternité, qui sont plus pérennes. On peut donc ranger les familles selon le lien de l'alliance entre l'homme et la femme d'une part et l'absence ou la présence d'enfants, naturels ou adoptés, d'autre part. Ce qui donne le tableau suivant :

Lien homme-femme	Sans alliance	Mariage	Remariage
Sans enfants	Union libre	Couples stériles	
Avec enfants	Concubins ou monoparentales (célibataires parents)	Familles traditionnelles ou monoparentales (divorcés ou veufs)	Familles recomposées

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

couple sur la famille au plan naturel et non pas d'abord culturel ou religieux. La fragilité du lien d'alliance entraîne *ipso facto* la fragilité de la filiation. Dans le judaïsme traditionnel, les jeunes époux passent une année entière sans rapports conjugaux, et donc sans attendre d'enfants, pour éprouver leur union, la fortifier comme l'or passé au feu, en étant même dispensés du service de l'armée. C'est dire qu'Israël avait compris ce primat de l'alliance à fortifier le mieux possible avant l'arrivée des enfants. L'expérience commune des époux qui attendent tout de suite enfants et progéniture nombreuse au lendemain du mariage, pour généreux qu'ils puissent être, peut faire apparaître plus tardivement des difficultés conjugales qui proviennent de ce manque de relations suffisamment établies durant les premiers temps. Si la famille est l'aboutissement normal du mariage et en constitue une fin légitime et naturelle, elle ne doit pas faire oublier que se marier sans pouvoir avoir d'enfant est possible en trouvant une fécondité ailleurs et qu'une deuxième fin du mariage longtemps passée au second rang est le bonheur des époux. L'union et la procréation sont les deux fins classiques du mariage, même chez saint Augustin, le grand théologien du mariage qui parlait de trois « biens » : *proles, fides et sacramentum*, « enfants, foi des époux l'un dans l'autre et lien sacramentel ». La formulation de Vatican II, « communauté de vie et d'amour », qui engendre des enfants et du bonheur pour les époux dans leur amour réciproque, a été développée dans une théologie très complète et récente par Jean-Paul II¹², unifiant très bien les deux fins du mariage. Le bonheur des époux est trop longtemps passé au second rang derrière la finalité procréatrice et, parfois, a été totalement négligé. Tout au contraire, l'épanouissement des conjoints est recherché maintenant avant tout, parfois aux dépens de l'équilibre des enfants. La vérité se trouve dans le respect absolu de ces deux

finalités – union et procréation – complémentaires et distinctes, la deuxième cependant procédant de la première.

Aujourd'hui, les attaques portent principalement sur l'alliance des époux et les lois cherchent toujours à préserver en principe la situation des enfants. L'alliance est devenue fragile, mariage au rabais avec les contrats d'union civile ou PACS assurant mal la pérennité du lien, facilité accrue pour divorcer rapidement, incitation médiatique constante à l'infidélité.

Chez des personnes très attachées à des valeurs traditionnelles, je constate, dans l'ordre de leur vécu familial, un très bel investissement sur les enfants avec un dévouement souvent remarquable de l'un et l'autre des parents, mais très souvent aux dépens de l'intimité conjugale. Les sentiments s'étiolent alors et deviennent tout à fait secondaires entre les époux, l'intimité physique se réduit à la portion congrue, entraînant des frustrations parfois très graves, surtout chez les maris. Les enfants dans ce cas-là ne sont pas dupes d'une harmonie de façade et ce qui leur ferait le plus grand bien serait alors de sentir à nouveau une connivence profonde et une tendre intimité entre leur papa et leur maman. Leur joie est grande de laisser leurs parents se retrouver longtemps et souvent. À vouloir être de trop bons parents en oubliant que l'on est époux, on trouble l'eau de la source de l'amour parental qui se trouve dans le sacrement du mariage lui-même. Plus les parents vivent unis, mieux les enfants s'en trouvent !

Combien de séparations se produisent au départ des enfants, parce qu'ils ne sont plus là pour « tenir le couple », ce qui justifie une fois de plus que le duo parental ne doit pas tenir sur les enfants. Ce qui suppose de se préparer longtemps à l'avance à ce départ, en retrouvant avant l'heure une intimité débarrassée des soucis de l'éducation.

Une tendance bien connue de la mère est de se retrouver dans l'amour de l'enfant en négligeant l'amour de son mari. Le rôle du mari est alors de faciliter la séparation mère-enfant pour le plus grand bien de celui-ci, de l'enfant mais aussi du mari, qui rappelle alors à son épouse l'importance de la vie conjugale. Plus tard, ce même mari fortifie l'adolescence de son fils ou de sa fille par une unité parentale qui aide son adolescent à se situer en dehors du couple des parents et à mûrir pour lui-même. Pour le bien de l'enfant, l'unité et l'intimité conjugale sont très constructives. Cette vie à deux, loin d'un certain romantisme parfois nécessaire, ne doit pourtant pas devenir un égoïsme à deux, car l'amour est trois, et nécessairement avec l'enfant.

Faire couple à trois

Le secret de la vie à deux réside dans le fait de ne surtout pas vivre à deux, mais à trois. En effet, si « *des deux ils feront une seule chair* » (Gn 2, 24), quelle est cette chair commune ? Chair veut dire humanité commune et fait comprendre explicitement qu'il faut faire un troisième, une entité personnelle faite des deux et qui s'appelle en langage moderne le couple. Les relations s'établissent alors entre l'homme, la femme et le couple. Rester deux, c'est tôt ou tard vivre une confrontation qui passe assez vite du duo au duel, du « tout contre » amoureux au « tout contre » hostile, du contre à l'anti. La dualité comporte en elle-même ce risque de confrontation et de destruction réciproque, comme un tabouret qui ne peut tenir sur deux pieds, sinon il finirait par s'effondrer, mais se stabilise parfaitement sur trois pieds et quel que soit l'état du sol qui le reçoit ! Les pièces classiques de Racine ou de Corneille sont pleines de ces confrontations passionnées où l'on ne sait plus « si l'on aime ou si l'on hait¹³ ». Les amours de Tristan et Iseult et de tous les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le constat du Seigneur, c'est que les rapports familiaux sont loin d'être saints :

« Pensez-vous que je sois venu mettre la paix dans le monde ? Non, je vous le dis, mais plutôt la division. Car désormais, cinq personnes de la même famille seront divisées : trois contre deux et deux contre trois ; ils se diviseront : le père contre le fils et le fils contre le père, la mère contre la fille et la fille contre la mère, la belle-mère contre la belle-fille et la belle-fille contre la belle-mère. » (Lc 12, 51-53)

C'est troublant d'offenser quelqu'un avec qui on devrait avoir des rapports réguliers d'affection. Et pourtant, n'est-ce pas la réalité courante de beaucoup de familles, y compris de familles croyantes ? La vie familiale, de fait, nous fait expérimenter que la proximité n'engendre pas que de l'amour et peut au contraire susciter de l'opposition :

« On aura pour ennemis les gens de sa propre maison. » (Mt 10, 36)

Quant à la séparation des époux, la Parole de Dieu est particulièrement nette :

« Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas. » (Mt 19, 6)

Cette loi de séparation au cœur de la vie familiale veut traduire également la nécessité douloureuse, mais bénéfique, des enfants de se séparer de leurs parents. Le glaive promis par Jésus n'est pas celui de la guerre, mais celui de la séparation qui fait vivre et identifie chaque être humain dans la liberté et contre la fusion païenne.

Pourtant, Jésus part des misères familiales telles qu'elles sont. Ainsi, sa rencontre avec la Samaritaine aux cinq maris successifs : *« Va, appelle ton mari, et reviens. » (Jn 4, 16)* Il la voit dans sa situation familiale précise, qui est à sauver pour la pousser dans une existence nouvelle. Il renvoie le possédé délivré pour qu'il évangélise les siens :

« Rentre chez toi auprès des tiens et annonce-leur tout ce que le Seigneur

a fait pour toi. » (Mc 5, 19)

Il sauve la fille de Jaïre à la prière du père catastrophé, la petite fille possédée de la Syrophénicienne à cause de la foi de la mère toute retournée (Mc 7, 26). La douleur de la veuve de Naïm perdant son unique enfant le touche profondément (Lc 7, 11-17). Il participe à la joie familiale d'un mariage à Cana ou au repos d'une sainte famille à Béthanie, pourtant éprouvée par le deuil, chez Marthe et Marie.

Paul saura donner un sens transcendant au mariage, à la suite de l'Évangile, par la consécration des époux l'un à l'autre, à l'image du lien entre le Christ et l'Église, et il donnera aux relations familiales le modèle des mœurs divines (Ep 6). Les premiers chrétiens évangélisaient leur famille entière avec les enfants et les domestiques (Ac 16, 15 et 16, 31 ou 18, 8). Des couples saints se donnaient entièrement à Dieu, comme Priscille et Aquilas.

La Sainte Famille est-elle toujours un modèle ?

Il est un peu plus difficile aujourd'hui de faire passer l'exemple de la Sainte Famille comme modèle d'une vie familiale sainte, sinon heureuse tout simplement. Sans doute, comme le rappelle Benoît XVI dans son dernier livre sur l'enfance de Jésus, parce qu'une exégèse rationaliste a semé le doute sur les conditions de son existence. Un couple aussi exceptionnel par les moyens que Dieu a pris pour incarner son propre Fils, et c'était son droit, avec l'immaculée conception de Marie et la parfaite justice de Joseph, les rend un peu inaccessibles, parce que l'on confond les moyens divins qui leur étaient nécessaires et les vertus de ce couple qui les ont rendus saints. Marie est sainte, non pas par son immaculée conception,

mais par la réponse de sa foi au projet divin et par la façon dont elle s'y conforme. De même, Joseph, qui a pu être tenté de se croire indigne d'une telle mission, y a répondu avec confiance ; là sont sa justice et sa sainteté. Contempler la Sainte Famille nous provoque à les imiter dans les moyens qu'ils ont pris, eux, en face de ce que Dieu a donné. Pour savoir ce que le Seigneur demande aux familles, il faut réaliser ce que fut la vie à Nazareth : délicatesse des rapports conjugaux et attention mutuelle des époux, amour et tendresse dans les rapports réciproques parents-enfant, fidélité à l'accueil de la vie donnée par Dieu, l'embryon de Jésus confié au sein de Marie, liberté de l'enfant, au point qu'il « fuguera » à Jérusalem, et soumission du même enfant à ses parents, humilité du travail de Joseph et de Jésus au service de leur village, régularité de la prière scandant leur vie journalière. Mais la Sainte Famille n'est pas idéale au sens d'un idéal inatteignable, hors du commun. En particulier, ses nombreux déboires, de l'extraordinaire de la conception virginale au voyage vers la naissance à Bethléem ; du massacre des innocents et de la fuite en Égypte au reproche des habitants de Nazareth au grand fils du charpentier lors de sa première prédication... tous ces événements signent le réalisme de leur vie très incarnée. Cette famille-là ressemble parfaitement aux nôtres quant à ses épreuves et à ses espérances, à ses joies et à ses peines. Pour Joseph, effacement, acceptation de l'incompréhensible, obéissance aux lois du Seigneur comme à celles de Rome, dénuement de la crèche, exil en Égypte, humilité de Nazareth. Pour Marie, abandon d'elle-même et de son rêve de jeune fille d'Israël, souffrance dès le début en attendant la réponse de Joseph, incompréhension à Bethléem ou au Temple en retrouvant Jésus parmi les docteurs, mort de Joseph, départ du fils et participation en direct à sa crucifixion. Pour Jésus, abaissement de son Incarnation, obéissance à ses

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

majorité des cas, il faut garder confiance dans le mari ou dans l'épouse, et une grande patience « *car le mari non croyant est sanctifié par sa femme, et la femme non croyante se trouve sanctifiée par le mari croyant* » (1 Co 7, 14).

Vivre la vie conjugale complètement selon le droit naturel garde malgré tout un sens spirituel pour le conjoint croyant.

Cinq pistes pour mettre Dieu dans la famille :

– Vivre l'Évangile soi-même avant de l'enseigner, dans le service des autres, la prière, le pardon. Cela donne toute son efficacité à sa valeur de règle de vie, car elle est alors à imiter plus qu'à comprendre.

– Faire plus de place à la Parole de Dieu, plutôt qu'aux conseils des journaux ou sites internet, permet de s'imprégner des fondamentaux de la vie familiale.

– Très régulièrement plutôt que longtemps, prier à la meilleure heure, avant le coucher, à table ou dans la voiture, le matin ou le soir, avec la Parole de Dieu, une prière de demande ou une prière toute faite et aimée de tous.

– Bénir les enfants d'une petite croix sur le front ou réciter avec eux une prière de consécration. Tout est bon dans le quotidien pour se référer à Jésus à travers des gestes, des pensées, des recommandations courtes.

– Respecter le cheminement spirituel de son conjoint, tout en étant cohérent entre foi et pratique. Notre famille au sens large attend notre témoignage. Nul autre que nous n'est mieux placé pour cela.

20. JEAN-PAUL II, *Familiaris Consortio*, n° 59.
21. BENOÎT XVI à Valence en juillet 2006.
22. JEAN-PAUL II, *Familiaris Consortio*, n° 60.
23. *Ibid.* n° 39.
24. JEAN-PAUL II, *Lettre aux familles*, n° 10.
25. L'*oikos* désigne ces grandes familles de l'Antiquité rassemblant les parents, grands-parents, oncles et tantes, enfants, serviteurs et esclaves, qui embrassaient la foi tous ensemble aux premiers temps du christianisme. Cf. Ac 16, 15 ou 31 et 18, 8.
26. Mgr Dominique REY, *Paroisses, réveillez-vous*, Éd de l'Emmanuel.

La famille dans l'épreuve

« La famille doit mourir comme une semence pour porter du fruit »

La famille n'échappe pas à la dynamique de Pâques, mort et vie entremêlées, souffrance et fécondité bien unies.

« Il n'existe que cinq choses contre lesquelles il faut se battre :
les maladies et les passions du corps, l'ignorance,
les guerres civiles et les disputes en famille. »
Pythagore

Test

- Une leucémie se déclare chez votre fille de 8 ans :
 - A. Vous démarrez une chaîne de prière autour d'elle
 - B. Vous faites tous les spécialistes les uns après les autres
 - C. Vous la gardez chez vous pour profiter de sa présence
 - D. Vous partez en Amérique pour la faire soigner
- Le père se retrouve au chômage :
 - A. Chouette, il va garder les enfants en attendant !
 - B. Vous déclenchez une neuvaine de prière dans la famille
 - C. Vous revoyez à la baisse tous les budgets
 - D. Vous lui intimez l'ordre de trouver du travail
- La grand-mère tant aimée de tous vient de mourir :
 - A. Vous organisez l'enterrement avec les petits et les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« nouveaux barbares ». Le maire de Mexico, humaniste agnostique, a pu constater que dans son énorme mégalopole, les désordres sociaux provenaient tous du manque d'éducation dans des familles incomplètes ou malades : ados en fugue, drogue, prostitution, banditisme, violences de toutes sortes. Il aurait décrété que tous les subsides financiers devraient se consacrer à l'aide à l'éducation. L'adage : « Ouvrir une école, c'est fermer une prison » de Victor Hugo ne s'est pas révélé suffisant ! Peut-être parce que ce n'est pas une instruction scolaire qui suffit, mais un climat familial aimant. Je dis plutôt : « Aider une famille à éduquer, c'est faire une cellule de prison de moins. »

Il ne faut pas oublier les épreuves spirituelles, atteignant la foi des personnes : convictions religieuses différentes en kaléidoscope, foi et incroyance au sein des couples, mœurs selon l'Évangile ou en contradiction avec la Loi divine, transmission de la foi interrompue aux générations suivantes, souffrances des enfants non baptisés.

Pourquoi tant d'épreuves ?

Elles proviennent des personnes, si elles sont les conséquences des péchés, ou elles résultent des événements et sont alors d'autant plus mordantes qu'ils ont un caractère aléatoire ou absurde. Où est alors le Dieu-providence ? Deux réponses habituelles à cette question, comme devant le mal : révolte ou abnégation.

Les deux souffrances principales vécues dans les familles sont l'anxiété liée à la peur, surtout avant l'épreuve (menaces de chômage ou de divorce) et la dépression liée à la perte de l'idéal, de l'estime de soi, engendrant un sentiment d'échec, surtout après l'événement.

Pourquoi les familles sont-elles plus vulnérables ? En premier

lieu, la précarité de l'engagement et la fidélité mal comprise des adultes, quoique très désirée, puis les blessures personnelles venant de la famille initiale, l'immaturation des jeunes qui perdure. Pourquoi les familles sont-elles plus sollicitées par ces épreuves ? Sans doute à cause des « stressseurs modernes » (horaires, trajets, rythmes), de la culture de la performance professionnelle et sociale et de la crise économique actuelle. Mais, par essence, une famille est fragile, surtout si elle ne repose que sur des sentiments. On est tenté de la fortifier par une histoire, un patrimoine, des règles. On a vu que cela comporte alors le danger de faire passer les personnes au deuxième rang.

Et depuis quand la pauvreté actuelle, qui n'est pas plus terrible qu'à d'autres époques, serait équivalente à une dégradation nouvelle ? Depuis quand les épreuves, sachant qu'elles ont toujours été là, et les difficultés matérielles, sachant qu'elles ne sont pas nouvelles, pourraient-elles empêcher la grâce de se manifester ? Tout au contraire : « *Là où le péché s'était multiplié, la grâce a surabondé.* » (Rm 5, 20)

Entre individualisme et trop grande dépendance envers les autres, la troisième voie, chrétienne, est celle de l'espérance, de la confiance, du don de soi. Plutôt qu'autonomie à tous crins, réalisation de soi, bonheur personnel et fusion affective, il y a la place de l'amour partagé, de la communion, de la patience, de la fidélité, de l'intimité et du dialogue, du pardon et de la tendresse.

L'épreuve en général affecte tout autant les chrétiens que les non-chrétiens. Elle fait partie de la vie ! Mais qui éprouve la famille ?

« *Dieu n'éprouve personne, mais chacun est éprouvé par sa propre convoitise qui l'attire, puis la convoitise donne naissance au péché.* » (Jc 1, 12-15)

Les épreuves familiales sont souvent dues au péché, depuis qu'Adam et Ève se sont fourvoyés au pied de l'arbre défendu : appétit des richesses, consumérisme effréné, amour maladroit qui va trop vite au divorce. Elles sont dues également aux aléas de l'existence (accidents, maladies, chômage). Elles peuvent consister en « l'épreuve du juste » comme Job dans sa famille, Abraham dans sa stérilité ou vivant le sacrifice de son fils, ou encore Jésus éprouvé au désert.

L'épreuve est la porte de la tentation et du mal qui s'y ajoute. Mais les moyens qui s'y vivent sont le pardon et la patience, facteurs de croissance, le temps se chargeant de faire fondre les illusions. La souffrance peut devenir pascale. Elle est alors offrande, fidélité, obéissance et son fruit est guérison.

Les épreuves subies matériellement

Dans l'idéal consumériste où le bonheur repose sur le matériel, ces épreuves-là peuvent être terribles, mais si l'essentiel repose sur les liens du sang qui sont plus solides, l'amour permet de triompher de ces difficultés : chômage, éloignement par le travail, pauvreté. L'État-providence joue à peu près son rôle dans nos sociétés riches, tant mieux, mais il ne remplace pas la solidarité familiale. Comment se fait-il qu'il y ait tant de saints sortis de familles pauvres ? Parce qu'elles étaient centrées sur l'essentiel : la bienveillance, l'amour fraternel, l'espérance ! La misère a toujours été combattue par le christianisme, pour que les besoins fondamentaux soient satisfaits. Mais la pauvreté est aussi une valeur évangélique en tant qu'école de détournement de l'égoïsme. En effet, croyons-nous ceci :

« Heureux les pauvres de cœur, le Royaume des cieux est à eux. » (Mt 5, 3)

Car Dieu est en eux, avec eux. L'abandon à la Providence est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avoir à transmettre une histoire, des rêves et la possibilité de devenir une personne à part entière. Le père est chargé de porter un pari sur l'avenir qui fait l'enjeu de toute éducation. Si notre société s'interroge sur le rôle du père, c'est parce que son absence se fait sentir dans les familles monoparentales comme dans celles où il est trop absorbé par son activité professionnelle. On ne le remplace pas totalement même si un substitut paternel est toujours bienvenu : grand-père, grand frère, chef scout, etc. Sa place est celle d'une parole, d'une loi et d'une bénédiction. Que cela se passe en conversations ou au cours de jeux.

Sa vocation va d'Adam à Jésus en passant par Joseph. Adam, à qui Dieu donne Ève en vis-à-vis, égale et toute différente, reçoit la mission d'être *gardien*. Ce mot a la même racine hébraïque que *gan*, « jardin ». Le jardin du monde, de sa femme et de ses enfants est sa part à garder, avec la délicatesse du jardinier qui nourrit et prend soin de ses plantations, avec le pouvoir de nommer les choses et les personnes et de les transformer selon un principe d'autorité reçu de Dieu. Quant à Jésus, le Bon Berger, doux et humble de cœur, sa grande force se trouve dans la deuxième béatitude, celle des doux :

« *Bienheureux les doux, ils obtiendront la terre promise.* » (Mt 5, 4)

La force toute masculine qui se perd trop souvent en colère, ou pire en violence, est nécessaire pour exercer la douceur, qui n'est pas mollesse, mais puissance et virilité des doux qui possèdent la terre. Comme Jésus, il laisse les brebis qui vont bien pour aller chercher dans les ronces celle qui se perd.

Entre Adam et Jésus, il y a le père que Dieu lui-même a choisi : Joseph qui reste le modèle des pères d'aujourd'hui. Pourquoi ? Parce qu'il est le père-laboratoire nécessaire pour éduquer Jésus que nous cherchons à imiter ; si toute paternité

prend modèle sur la paternité divine, Joseph est « l'ombre » imitable de ce père. Ce qui fait sa sainteté, ce n'est pas d'abord sa continence parfaite nécessitée par la nature divine de son enfant, mais les qualités suivantes : toujours ajusté sur la volonté divine (obéissance à l'Ange), protection physique de la Sainte Famille, humilité silencieuse dans l'action et parole pour enseigner le Fils, concret et spirituel reliant toujours la vie naturelle et surnaturelle. Comme Jean-Baptiste, il a pu dire :

« Lui, il faut qu'il grandisse et moi que je diminue. » (Jn 3, 30)

La paternité recoupe trois réalités. Le père réel, biologique et nourricier ; le père imaginaire ou imaginé, qui révèle la vraie paternité qu'est Dieu ; et le père symbolique qui construit l'enfant et l'éduque. Souvent, une ou deux de ces trois fonctions n'est pas établie ou est mal assurée, ou elles le sont par des pères différents.

Le père assure la protection de l'enfant et le porte comme un saint Christophe qui fait traverser la rivière. L'image à retenir est celle d'un nain sur les épaules d'un géant, qui peut ainsi voir plus loin. Ce qui fait dire à un petit : « Mon père, c'est le plus fort ! » Il faut accepter cette phase où le père est un héros, mais c'est l'enfant qui l'érige en héros. Si la mère est objet d'amour naturellement comme *mater certa* ressentie par l'enfant, le père doit devenir objet d'admiration à conquérir, comme *pater incertus* inconnu. Mais ce père héros peut-il être faible ? Il a droit à des fragilités, à condition que l'élan vers la vie soit le plus fort ; l'adolescent, en découvrant cela, va grandir en maturité.

Dans l'art d'éduquer paternellement, des dérives doivent se corriger. Ce sont celles qui font passer de la puissance à la toute-puissance, de la rigueur à la rigidité, de l'autorité à l'autoritarisme et, dans un autre registre, de la tendresse au

maternage, de la douceur à la mièvrerie, de la compréhension au laisser-faire.

Une autre fonction du père est de fixer le sexe. Biologiquement, porteur du chromosome XY, c'est lui qui imprime tout le développement sexuel de ses enfants. Si l'amour peut ne dépendre que de la mère, celle-ci n'a pas le pouvoir de faire un homme ou une femme de son enfant. Car le père crée cette séparation d'avec la mère et fait prendre conscience à l'enfant de la différence sexuelle⁴⁰. Le schéma freudien du complexe d'Œdipe montre que le garçon dans l'enfance s'oppose au père pour garder la mère, puis, à l'adolescence, se rend indépendant de la mère et veut prendre la force du père. Pour la fille, enfant elle s'assimile à la mère et peut craindre l'homme, puis, à l'adolescence, entre en admiration, voire en séduction, pour prendre la place de la mère auprès du père. Garçon ou fille devenus adultes, ils sont parfaitement identifiés en se reconnaissant pareils et différents de leurs parents, le garçon s'étant construit avec ou contre le modèle paternel et la fille avec ou contre la référence maternelle, mais, dans les deux cas, à l'aide du père.

Au plan spirituel, image du Père du ciel, le père n'est jamais aussi bien père que lorsqu'il prie, qu'il se soumet à celui de qui provient toute paternité et qu'il se reçoit de lui. Il bénit alors son enfant de la part de Dieu. Dans le sacerdoce familial, il est prêtre comme Abraham bénit Isaac et l'offre sur l'autel du mont Moriah, mais pas comme Melchisédech qui a béni Abraham. Il instruit religieusement ses enfants :

« Et ces paroles, tu les rediras à tes fils, tu les répéteras sans cesse. » (Dt 6, 7)

Il prie avec eux, non à leur place. Prêtre, il intercède pour sa famille ; prophète, il est à contre-courant pour enseigner la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Majorité de C : Aimer est une affaire de dialogue et de compromis.

Majorité de D : La passion, y a que ça, comme dans les films.

Lorsque la vie du couple est harmonieuse, toute la famille en ressent les effets. Les enfants ont un sens caché, une secrète intuition qui leur permettent de voir et de sentir l'amour qui unit ou non leurs parents dans les petits faits quotidiens : dialogue, attention, pardon. Il est prouvé que les enfants vont beaucoup mieux lorsque les parents savent résoudre les difficultés familiales par une pratique de l'amour du conjoint en actes. Les valeurs de l'amour se cultivent d'abord dans la relation époux-épouse, donnant ainsi à l'enfant la perception réelle de ce que veut dire aimer. Cette relation, nous l'avons vu, constitue une entité fondamentale et ontologique pour fonder son existence propre. Nous avons vu précédemment que l'enfant découvre ses parents comme un « être unique », un couple à deux « hypostases », père et mère, et pas seulement à partir de sa relation individuelle avec chacun. Si le couple vit des tensions, des jugements, des agressions, l'enfant en souffre immédiatement, il absorbe comme une éponge l'atmosphère du couple et n'intègre plus les valeurs de l'amour. L'éducation à l'amour commence donc par le fait de s'aimer concrètement et visiblement l'un l'autre, en faisant des efforts pour se remettre en question, se pardonner, se donner à l'autre.

En effet, nos expériences de l'amour, comme nos idées sur ce qu'il représente, influent beaucoup sur l'éducation de nos enfants. Voilà pourquoi il est bon de s'interroger sur la nature

essentielle de l'amour.

Qu'est-ce que l'amour ?

L'amour est un mélange subtil de sentiments et de raison qui ne doit pas céder aux aveuglements de la passion. Élan vital, il unit et reconforte l'homme dans sa dignité de fils de Dieu, créé par amour et pour l'amour. Mais quand l'amour se dévoie en passion, il aveugle alors la raison et fausse l'intelligence. Or, la raison est essentielle à l'amour : elle permet de bénéficier des avantages de l'amour tout en le limitant positivement. Grand fleuve qui peut tout emporter, il a besoin de rives pour le maintenir dans sa fonction. Nous aimons quelqu'un en reconnaissant ce qu'il est sous la pression de nos sentiments, lesquels nous font découvrir et apprécier ses qualités. Mais nous utilisons aussi notre raison, pour éviter d'avoir à aimer ses défauts. Néanmoins, la raison ne doit pas nous pousser à la méfiance des stoïciens ou des sagesse orientales, car il faut accepter que l'amour aliène une part de notre liberté.

L'amour, est-ce aimer ou être aimé ? Aimer est trop souvent compris dans le seul sens de désirer et non pas dans le sens de donner et de se donner. Pour être vrai, l'amour attend toujours une réciprocité, sinon il se limite à une assimilation à l'autre, à sa ressemblance. Les enfants font cela naturellement en aimant leurs parents. Il peut se dévoyer en « dévoration », les parents pouvant posséder les enfants pour eux-mêmes. Inversement, il peut aussi consister à se laisser manger, dans un certain esprit de sacrifice, comme le vivent beaucoup de mamans qui n'ont plus une minute à elles et qui confondent aimer et se laisser manger. Toutes ces déviations demandent de se laisser transformer en amour vrai qui reçoit pour donner.

Quand on aime, s'aime-t-on soi-même, aime-t-on l'autre ou aime-t-on l'amour ? Un équilibre sain doit se trouver entre ces trois situations : aimer l'autre pour soi, pour lui-même et pour faire grandir l'amour.

La croissance d'un enfant passe d'ailleurs par quatre étapes : aimer pour soi, puis préférer l'autre à soi, ensuite maîtriser ses désirs et faire confiance à l'autre, enfin passer de l'idéal au réel par l'amour de compassion, de pardon, qui intègre la faiblesse de l'autre.

Qu'est-ce que l'amour apporte à celui qui existe déjà et qui n'aurait pas besoin d'autre chose ? On voit dans les fratries le besoin d'exister où chacun doit prendre sa place à côté des autres. Mais le besoin d'exister appelle nécessairement le besoin d'être aimé, cela étant prouvé par l'expérience. Chacun a besoin du lait, nécessaire à l'existence, et de l'amour, nécessaire à la qualité de l'existence, comme le dit Maria Montessori. Ayant fait l'expérience d'être aimé, on peut donner de l'amour car on en a reçu et l'on découvre ainsi qu'il y a plus de bonheur à aimer qu'à être aimé. D'où une certaine élévation, une éducation nécessaire. « Pour être aimé, il faut lâcher prise ; pour aimer, il faut tenir bon⁴¹. » Combien d'adultes en sont encore au stade du besoin d'être aimés car ils n'ont pas reçu ce capital affectif qui leur aurait permis de grandir et de passer de l'enfant qui est aimé à l'adulte qui aime.

Les trois espèces d'amour

Classiquement, ce mille-feuilles qu'est l'amour est assez copieux car il comprend plusieurs niveaux qui s'adressent à des parties différentes de la personne humaine et à des relations interpersonnelles très différentes. L'*éros* concerne la relation homme-femme et le mariage, la *philia* se retrouve dans les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fait que le droit, sous prétexte de soulager des misères particulières, encourage le développement de ces structures familiales imparfaites. Nous sommes entourés de tant de personnes qui vivent dans des situations qu'ils n'ont pas choisies : divorces subis, deuils, maladies et accidents imprévisibles, évolutions psychiques pénibles des êtres. Le Seigneur ne nous évaluera pas au soir de notre vie sur la qualité de notre famille, mais sur la façon dont nous y avons vécu. On subit sa race, sa culture et sa famille comme des invariants sur notre chemin de sainteté. Les prostituées et les collecteurs d'impôts nous précéderont dans le Royaume. N'y aura-t-il pas aussi les divorcées abandonnées par des maris indéliques, des enfants de familles recomposées qui n'ont rien demandé, des homosexuels qui sont dans leur souffrance sans la comprendre souvent.

Les familles monoparentales

Presque 20 % des familles françaises sont monoparentales et 85 % d'entre elles avec une mère seule⁴⁸. Certaines le deviennent après la mort d'un conjoint. D'autres par choix d'une mère de rester seule après la naissance d'un enfant. Mais la majorité découle de la rupture du lien conjugal. L'échec des relations conjugales se répand paradoxalement dans un siècle de communication très développée, mais surtout parce que, plus basées sur un amour hédoniste, elles ne résistent pas à un amour fragilisé par toutes les contraintes contemporaines. Par ailleurs, il est prouvé qu'un homme resté seul refait souvent sa vie et sa famille devient alors une famille recomposée, plus fréquemment qu'une mère seule ne se remarie. Pour beaucoup d'entre elles, elles assument seules les charges de la famille et toute l'éducation. Ces « mères-courage » qui doivent travailler, nourrir

les enfants, assumer l'école, les déplacements, les activités et les loisirs de tout leur petit monde, font partie quelquefois des saintes des temps modernes. Elles souffrent à plus d'un titre du peu de compréhension et d'aide qui leur sont apportées dans leur situation⁴⁹. L'absence du père leur est très douloureuse à plusieurs titres. Les parents restés seuls sont les pauvres de notre temps, culpabilisés trop souvent d'avoir brisé un couple et de faire souffrir des enfants. La moitié des enfants de famille monoparentale ne voient pas leur père, ou seulement quelques jours par an. Si la majorité arrive à se construire malgré cela, par une certaine résilience, ce n'est pas une raison pour favoriser cette situation où la famille reste incomplète. Des divorcés choisissent de rester fidèles à leur conjoint⁵⁰ et de ne pas « refaire leur vie », expression qui nie trop la réalité d'un passé à assumer plutôt qu'à oublier. Ils savent que ce n'est pas plus facile de repartir dans une nouvelle union et que des secondes noces sont plus souvent sujettes à rupture que les premières. La réalité est plus complexe et la compassion doit toujours prendre le pas sur le jugement.

Les enfants du divorce

Les effets potentiels de la séparation des parents sont toujours, chez l'enfant, plus ou moins marqués : insécurité affective, angoisse d'abandon, conflit de loyauté entre les deux parents et culpabilité. Les « enfants du divorce », devenus très nombreux dans notre société⁵¹, souffrent toujours et leur comportement est souvent vite remarqué par les éducateurs, les enseignants et les psychothérapeutes.

À la séparation des parents, les enfants perdent les repères de la famille qui sont essentiels à leur développement et se sentent responsables de la séparation de leurs parents. Ils sont les sujets

d'un sacrifice, alors qu'ils devraient en être l'objet, car ce sont bel et bien les parents qui devraient se sacrifier pour leurs enfants, et non l'inverse. Ils ont le sentiment que leur enfance s'est envolée à jamais, comme le soulignent les écrits des « enfants du divorce » devenus adultes⁵². Ainsi peut-on relativiser les deux arguments suivants, parfois vérifiés, mais souvent hypertrophiés : « La meilleure chose pour vos enfants, c'est qu'ils n'assistent plus à vos disputes » et « Le meilleur exemple que vous pouvez donner à votre enfant, c'est d'être heureux vous-même en refaisant votre vie ! »

Presque tous les enfants ont dans le cœur le secret désir de la réconciliation de leurs parents, tant leur existence tient à cette union qui leur a donné le jour. Cette réconciliation ne veut pas dire forcément une reprise de la vie commune, mais elle reconstruit de façon évidente la crédibilité des parents comme éducateurs légitimes.

« Les parents qui se recroquevillent sur leurs propres blessures et se détruisent par *scuds* interposés perdent progressivement toute crédibilité aux yeux des enfants ; et à l'adolescence, ils n'ont plus aucune légitimité à leur montrer le chemin. Le couperet tombe : ces parents ne sont plus des guides, puisqu'eux-mêmes se sont trompés dès le départ⁵³. »

« Ce sont les enfants qui donnent de l'importance au mariage. Sans les enfants, nul besoin d'une institution pour régir la sexualité, mais dès que l'enfant intervient, le mari et la femme, s'ils ont le sens de leur responsabilité ou la moindre affection pour leur enfant, sont obligés de penser que leurs sentiments l'un pour l'autre ne constituent pas ce qui importe le plus dans leur liaison⁵⁴. »

Russell pensait alors que les parents pourraient dépasser leurs sentiments ou leurs passions personnelles pour se rendre responsables de leurs enfants lors des séparations ! Dans sa tête, « l'enfant ne découvre pas seulement ses parents comme personnes, mais comme une entité, un être unique à deux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pour ce qui est de la relation avec l'autre parent délaissé, elle n'est pas simplifiée pour autant, car il reste le parent d'une partie de la fratrie.

Du côté des parents, il faut accepter une même attitude pour ses propres enfants que pour ceux de l'autre, au risque de bousculer un équilibre savamment construit. On voit quelquefois, à cause de différences d'âge qui ne sont pas naturelles (belle-mère de l'âge de la fille, par exemple), des relations parent-copain assez courantes. Les enfants de la nouvelle union qui s'ajoutent avec le temps auront des âges très différents et un autre mode de relation.

De plus, établir une communion entre « époux » à partir de zéro, en même temps que gérer les problèmes éducatifs sérieux à cause du nombre et de l'âge des enfants, et qui incombent d'ordinaire à des parents qui sont depuis longtemps ensemble, relèvent d'une mission difficile. La communion parentale commençante souffre ainsi des devoirs parentaux déjà trop absorbants. Le couple trouve plus difficilement ses fondations en dehors du devoir louable de s'occuper des enfants.

Néanmoins, malgré ces travers difficiles, certains foyers construisent une vraie paix et un environnement familial qui guérit des blessures et porte une éducation très riche. Il s'agit en fait d'un groupe humain qui a ses lois propres à concevoir, qui réalise un mélange d'amitié et d'amour familial ; c'est un réel pari, reposant sur une certaine « inflation » parentale car il y a souvent quatre parents en cause ! Rêve parfois utopique, souvent plein d'illusions, une telle entreprise demande en tout cas une réelle maîtrise des parents, un don de soi plus grand et surtout un fondement anthropologique de la famille différent de la famille naturelle. Les beaux-parents sont une espèce qui était courante autrefois à cause des décès précoces. Aujourd'hui, leur

fréquence tient plus aux divorces en nette augmentation. Être beau-père ou belle-mère recouvre des réalités extrêmement variées et des destins très différents. À accueillir des parents de passage dans leur vie ou des parents de substitution pour un temps seulement, il n'est pas étonnant que les enfants ne s'y trompent pas et restent plutôt sur leurs gardes en attendant des jours meilleurs.

La Bible nous enseigne que l'enfant de la première union est celui qui est généralement choisi par Dieu. C'est Isaac qui est dépositaire de l'alliance et non le fils d'Agar, la femme de substitution (cf. Gn 17, 18-21). L'enfant de la Promesse est Joseph, fruit de la relation d'amour voulu par Jacob avec Rachel et non avec Léa, imposée par le beau-père. Par contre, le Seigneur sait reconnaître le fruit d'une deuxième union, comme Ismaël issu d'Agar, béni par Dieu (Gn 17, 20), ou Salomon issu de l'adultère de David avec une autre femme (2 S 12, 24-25). Dieu parvient très certainement à écrire droit avec nos lignes courbes !

Veufs et veuves

Un homme sur deux se remarie après cinq ans de veuvage et seulement une veuve sur cinq, parce que se retrouver seuls avec une place vide au cœur de la famille est une épreuve majeure qui met du temps à se digérer. Tout est bouleversé, mais les nécessités de la vie des enfants sont encore là.

Le deuil doit être assez long, sans quoi on ne cherche qu'à remplacer trop vite le conjoint parti, ce qui peut blesser les autres, les enfants et l'entourage. Les hommes font des deuils silencieux, pleurent quand ils sont seuls, tandis que les femmes sont plus fidèles au défunt et ont plus besoin de temps avant d'aller dans d'autres bras. Quant à l'enfant, il peut vivre le

remariage comme une trahison qui remplace la chaise vide et bouscule l'image parentale idéale, quand bien même la société trouverait cela normal. Si, par ailleurs, la nouvelle compagne d'un veuf est à peine plus âgée que les enfants, ils auront encore plus de mal à l'accueillir comme une nouvelle mère ! Ces nouvelles unions tardives réveillent parfois d'anciennes blessures. La loi du lévirat dans la Bible voulait que la veuve soit épousée par un frère du défunt, consacrant la puissance de l'oncle sur les enfants, pour que la veuve ne soit pas abandonnée et que les enfants continuent d'être assumés par le clan familial. Cela était vrai dans un contexte de très forte cohésion du clan familial et dans l'absence totale d'aide aux veuves. Aujourd'hui, des groupes chrétiens entourent de mieux en mieux ces grands blessés de l'amour⁶², qui n'ont jamais vraiment fini leur deuil. Le veuvage reste une des plus grandes souffrances que vit un conjoint dans sa vie entière et la cicatrice reste toujours vive, surtout quand le couple n'a pas eu d'enfants. Le mécanisme du deuil, bien connu aujourd'hui, demande que soient respectées les différentes étapes : le choc, le déni, la colère, puis la dépression qui ouvre ensuite à l'acceptation. J'observe que devant ce deuil, quand il est bien accompagné, c'est toute la famille qui en bénéficie car les enfants feront leur propre deuil d'autant mieux que le parent fera bien le sien.

Le deuil est une épreuve spirituelle, bien souvent, car la confiance en Dieu s'émousse, quand la colère contre lui peut même tourner à l'abandon de la foi.

Familles homoparentales

Selon le sociologue Tony Anatrella, un garçon vivant seulement avec sa mère et dont le père serait parti sans assumer ses responsabilités parentales aurait une plus grande disposition

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

continuité de la lignée ou du patrimoine. La Révolution française entérine la liberté toute chrétienne du consentement des époux, mais légalise le divorce. Le Code civil de Napoléon entérinera ces nouvelles conceptions. La famille moderne, fondée sur l'amour, s'est substituée à la maison.

En même temps que le modèle bourgeois de la famille se répand au XIX^e siècle, dans toutes les couches de la société, il se voit alors contesté, et d'abord dans la littérature. L'individualisme grandissant, après avoir dégagé la famille de la lignée, voit désormais dans le couple une entrave. La révolution sexuelle des années soixante-dix débouchera sur une revalorisation du couple tout en séparant procréation et union des époux. Le mariage recule à la faveur de la crise religieuse.

À la fin du XX^e siècle, on voit la famille perdre son caractère d'institution et ses formes se multiplier. Divorces, unions libres et naissances hors mariage⁷⁵ se développent, ainsi que les familles monoparentales (16 % des familles contre 13 % en 1990 en France). Il est vrai que la distinction légale entre concubins et époux peut très mal cacher une profonde similitude. Le PACS semble moins exprimer la volonté de réaffirmer le droit de regard de l'État sur la vie privée que la reconnaissance du caractère contractuel du couple et de la sexualité. Pensé pour des duos homosexuels (ils ne sont plus que 6 % des PACS), il est devenu une préparation aux mariages tardifs. L'accent exclusif porté sur l'amour des conjoints conduit aujourd'hui à vouloir reconnaître que le mariage devrait s'appliquer à l'amour homosexuel et à l'adoption des enfants par des « couples » homosexuels. Retour fusionnel à l'origine des unions entre frères et sœurs, par peur des étrangers, ils traduisent la recherche de l'identique. Ils ne sont pas révolution, ni évolution, mais involution, retour en arrière et désir de mort par refus de l'altérité, d'où le désir d'adoption pour conjurer

cette involution.

En ville, depuis l'industrialisation, mari, femme et enfants se voient séparés une grande partie de la journée. L'organisation du travail n'est plus du ressort de la famille, ce qui accentue davantage encore sa fonction affective. Jusqu'en 1962, l'activité féminine décroît, en même temps que la classe ouvrière connaît une « familiarisation », selon l'expression d'Alain Corbin. Les mutations rapides du monde industriel entraînent une certaine dévalorisation du père, qui ne peut donner à ses enfants l'image d'un statut stable. La diminution du temps de travail, l'apparition de la télévision ont permis un certain retour de l'homme à la maison, tandis que le travail de la femme devenait la norme. Pourtant, l'homme participe peu aux tâches domestiques (en 1998, 2 h 30 contre 5 heures pour les femmes).

L'âge de la première maternité peut-il s'élever indéfiniment, ou les contraintes biologiques finiront-elles par l'emporter, entraînant une stabilisation ? Des démographes ont remarqué qu'il n'y avait pas de lien direct entre les besoins démographiques d'une nation et la fécondité, qui dépend des choix des couples ou de la femme. Cette dernière assimile souvent la famille à une entrave pour sa carrière, d'où parfois le choix du célibat, qui ne signifie plus abstinence. Néanmoins, on explique généralement que les Françaises fassent plus d'enfants que les autres Européennes (contrairement à ce qui était la règle depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle) par la politique nataliste de la V^e République.

Le modèle occidental de la famille, porté par la mondialisation, deviendra-t-il universel ? Le cas du Japon et la résistance du mariage arrangé (*omiai*) montre en tout cas que la modernité n'a pas pour corrélat la famille telle que nous la concevons, fondée sur le choix amoureux. On voit cependant,

depuis quelques années, le taux de fécondité baisser presque partout dans le monde. Au Maghreb, l'âge du premier mariage recule, tandis qu'apparaît le célibat définitif, caractéristique de l'Occident.

3. Liturgies familiales

On trouvera ci-dessous des propositions de liturgies familiales expérimentées concrètement par des familles chrétiennes dans leurs maisons, à la façon sans doute des premières communautés chrétiennes⁷⁶ : sorte de petits rituels, qui ont reçu l'imprimatur de Mgr Pierre-Marie Carré, pour aider à construire la prière de façon cohérente. Elles visent des moments ou des circonstances particulières : autour de la Parole de Dieu, de la Lumière, le vendredi soir quand toute la famille se retrouve, pour célébrer la Résurrection, pour vivre une consécration de chacun des membres et tous ensemble, ou pour vivre une expérience profonde du pardon.

I. Liturgie de la Parole

→ *La maman, ou une grande fille, allume une bougie à côté de la Bible, posée fermée sur l'oratoire familial. Avec ce geste, qui signifie que la Parole de Dieu est notre lumière, on peut dire ou chanter cette prière, venue de la tradition orientale :*

Joyeuse Lumière

Refrain : Joyeuse lumière, splendeur éternelle du Père, saint et bienheureux Jésus-Christ.

- Venant au coucher du soleil, contemplant la lumière du soir, Nous chantons le Père et le Fils et le Saint-Esprit de Dieu.
- Digne es-tu en tout temps d'être loué, par de saintes voix,

Fils de Dieu, qui donna la vie, et le monde te glorifie.

– Nous te chantons, Fils de Marie, l'épouse sans tache,
Tu t'es vêtu de notre chair, toi la source de la lumière.

Invocation à l'Esprit Saint :

– Viens Esprit Saint, toi qui habites nos cœurs depuis notre baptême, pour nous dire à travers la parole du Fils comment aimer le Père. Donne-nous l'intelligence du cœur pour comprendre ta Parole et la force pour la vivre. Tous : Amen.

→ *Celui qui préside la prière prend le Livre et lit à haute voix, et lentement, le passage choisi :*

*Première lecture ou Évangile du jour,
ou un des textes ci-dessous particulièrement appropriés à la
vie familiale.*

*À la fin de la lecture, on peut faire embrasser le Livre aux
membres de la famille, puis le reposer, ouvert au passage lu.*

Accueillir par un temps de silence :

Celui qui préside peut dire un petit mot

Ou temps de prière spontanée

Ou reprise lente de versets ou de mots qui ont touché.

*Chacun peut dire rapidement et très simplement ce qui l'a
rejoint dans cette lecture, sans imposer des idées et en
retenant moins l'aspect moral des qualités à acquérir que
leur source. Celui qui préside la prière veille à garder un
climat de prière et d'écoute et conclut par exemple en disant :*

Remercions le Père, qui nous a donné sa Parole vivante en
Jésus et qui nous a appris à dire : Tous : **Notre Père, qui es aux
cieux...**

Seigneur, que cette Parole accomplisse ce qu'elle promet au
cœur de notre famille, que nous la gardions après l'avoir
entendue et que nous la mettions en pratique après l'avoir

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.